

Quand un jeune quitte le milieu d'où il vient...

Pas simple de voir son enfant faire des choix professionnels à mille lieues des siens.

« Accueillir » cette différence s'apprend pourtant. Pas à pas.

Des « petits boulots », c'est ainsi qu'Emmanuelle parle des emplois de sa petite dernière, Clémence (23 ans). « Elle se satisfait d'être vendeuse ou hôtesse d'accueil alors que, pour moi, ce sont des petits boulots. C'était les miens en tout cas quand j'étais étudiante », soupire la sexagénaire, cadre supérieure dans une entreprise du CAC 40. En couple à 17 ans, maman trois ans plus tard, Clémence a tourné le dos au modèle familial où la règle, tacite, veut qu'on soit « bac + 5 ». « Mener si jeune une petite vie étriquée, sans projet, sans prise de risques... je ne comprends pas ! »

Le désarroi épouse d'autres méandres chez Martine à l'évocation de Bruno, son fils médecin et, depuis peu, chef de service. « Il ne nous a pas reniés, ça non ! », précise d'emblée celle qui a quitté l'école à 16 ans. « Mais il est toujours à nous lire le code : à l'entendre, on mange trop, on ne fait pas d'exercice, on regarde trop la télé... » Passe encore les rappels à l'ordre, le plus dur reste de ne jamais avoir en vacances son petit-fils : « C'est comme s'il ne fallait pas qu'il traîne trop longtemps avec nous. »

Clémence et Bruno, deux trajectoires aux antipodes. Mais une même douleur chez les parents : celle de voir leur enfant évoluer dans un monde parallèle. Entre les deux, beaucoup de préjugés et autant de non-dits. « Voir ses enfants s'autonomiser, et donc se différencier, suscite toujours de l'incompréhension », précise Fatma Bouvet de La Maison neuve (1), psychiatre. « Cela peut prendre un tour très douloureux lorsque l'éloignement professionnel, social et culturel se double d'un conflit de valeurs. »

La chose est d'autant plus difficile que la duplication des itinéraires de vie était, il y a peu encore, la règle. « On ne s'est libéré des attentes parentales que depuis deux ou trois générations », rappelle Brigitte Allain-Dupré, psychologue et psychanalyste (2). « Pendant des siècles, les garçons étaient destinés à reprendre l'activité de leur père. Et personne ne le questionnait. »

Des temps révolus, et c'est heureux ! Pas simple toutefois d'accueillir sereinement les choix de

vie de sa progéniture... Le désarroi des parents est d'autant plus grand qu'ils sont souvent eux-mêmes traversés par des sentiments contraires. « Ils oscillent entre la réprobation vis-à-vis de leur enfant et la culpabilité, en se demandant où ils ont bien pu échouer », note le psychanalyste Didier Houzel (3). « Ils sont aussi minés par l'angoisse : celle d'être rejetés par leur enfant mais aussi celle de le rejeter à leur tour. D'autres, enfin, l'envient inconsciemment d'avoir osé s'affranchir de leur milieu. Ce qu'eux-mêmes n'ont pas fait... »

Les parents doivent, eux, apprendre à « faire le deuil de l'enfant fantasmé ».

Comment les aider ? « En leur rappelant, d'abord, qu'un enfant n'est pas notre chose, poursuit le psychanalyste. On a beau se le réputer, on continue à se projeter en lui en espérant bien qu'il nous poursuivra. » Si les enfants doivent apprendre à « tuer le père » symboliquement, les parents doivent, eux, apprendre à « faire le deuil de l'enfant fantasmé », selon Fatma Bouvet de La Maison neuve.

Autre conseil de la psychiatre : être très au clair sur l'origine de sa souffrance pour mieux la circonscrire. « Je me souviens d'une patiente, très brillante, qui vivait mal le fait que son fils ait opté pour un CAP tannerie, rapporte la praticienne. Au fil du temps, elle a fini par comprendre qu'elle ne souffrait pas tant du choix de son fils que du regard que la société portait dessus. »

À l'inverse, les parents d'origine modeste se plaignent souvent d'être dépréciés par leurs enfants... sans que cela ne corresponde forcément à la réalité. « Simplement, la fierté de le voir ainsi réussir vient réveiller en eux des complexes ou un sentiment de honte... Et tout cela s'emmêle », observe Brigitte Allain-Dupré.

Une fois ces amalgames déjoués, quelle conduite tenir ? « Conserver les liens n'est pas une fin en soi, prévient Didier Houzel, il faut surtout maintenir le dialogue. Ce qui suppose de ne pas renier qui l'on est et de savoir en témoigner tout en respectant l'autre et en lui rappelant l'amour qu'on lui porte. »



Malgré des choix de vie différents, on peut maintenir des relations harmonieuses. plainpicture/Lisa Kimmell

Quand un jeune quitte le milieu d'où il vient...

« On a, chacun, mis de l'eau dans notre vin mais on s'est surtout rapproché lorsqu'il est devenu père. Comme papa, il me ressemble beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé! »

●●● Suite de la page 13.

C'est la voie empruntée, sans qu'il l'ait théorisée, par Philippe, un ancien cadre bancaire face à son fils, professeur des écoles. « Moi je suis plutôt BCBG et lui tendance gauche radicale, vous voyez le genre? Eh bien, ce fut parfois tendu entre nous mais on n'a jamais renoncé à débattre. » Leurs différends se sont atténués: « On a, chacun, mis de l'eau dans notre vin mais on s'est surtout rapproché lorsqu'il est devenu père. J'ai été étonné de le voir éduquer ses jumelles de façon assez stricte. Un peu comme moi à l'époque. Comme papa, il me ressemble beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé! »

Accepter d'apprendre de ses enfants.

Preuve, pour Fatma Bouvet de La Maisonnette, que rien n'est figé: « Les tensions peuvent se dénouer avec le temps. L'accès à la parentalité de la jeune génération peut changer beaucoup de choses. » Son ultime conseil? Accepter d'apprendre de ses enfants. « Leurs différences nous éduquent à la tolérance. »

Alice, au fond, ne dit rien d'autre. Son aîné, Gabriel, a pris des chemins de traverse. Pas simple de ne pas décrocher le bac quand on a un père agrégé... « On rêve tous d'avoir un gamin qui rentre à Sciences-Po du premier coup. Ceux qui disent le contraire sont dans le déni! », lâche Alice, lucide mais sans amertume. Aujourd'hui, son fils écume les pays et y pose ses valises durant quelques années avant de partir pour d'autres aventures. « Pas du tout notre modèle! », ponctue sa maman. Et pourtant. « Quand je l'observe, je me dis que nous partageons fondamentalement les mêmes valeurs. Il n'a certes pas de bagage académique mais il s'intéresse à des milliers de choses. C'est quelqu'un d'extrêmement attentif aux autres, toujours à l'écoute, très généreux. On lui a transmis l'essentiel. » Si loin, si proche.

Marie Boëton

(1) Auteur de *Enfants et parents en souffrance*, 2014, Éd. Odile Jacob.

(2) Auteur de *S'affranchir de ses dépendances affectives*, 2017, Éd. Leduc.

(3) Auteur de *La Transmission psychique: parents et enfants*, 2010, Éd. Odile Jacob.

repères

La mobilité sociale en chiffres

Le « **transfuge de classe** » désigne un individu ayant vécu un changement de milieu social au cours de sa vie, et ce à la suite d'un mariage, d'un emploi, des études, etc. Les difficultés d'intégration de ces « **transclasses** », comme on les appelle aussi, ont fait l'objet de nombreuses enquêtes sociologiques, notamment dans la foulée des travaux de Pierre Bourdieu.

Ces transfuges restent toutefois statistiquement rares. Ainsi, 47 % des fils de cadres supérieurs l'étaient eux-mêmes en 2014. La situation des enfants d'ouvriers est le reflet inverse: 48 % sont demeurés ouvriers et seuls 10 % d'entre eux ont accédé au statut de cadre.



Dans le très beau film *Billy Elliot*, un jeune garçon choisit de faire de la danse et se heurte à l'incompréhension de son père. StudioCanal/Working Title Film/Collection Christophel

témoignages

Ils se sont choisis une autre vie

« Pour mon père, l'argent est la jauge de la réussite »

Pierre, 29 ans

« Mon père est d'origine portugaise et ma mère issue d'une famille maghrébine. D'extraction très modeste, ils ont travaillé dur toute leur vie, mon père en tant qu'ouvrier maçon et ma mère comme caissière. De mon côté, j'ai obtenu un master en lettres et je commence à percer dans le monde de l'édition. J'évolue aujourd'hui dans des sphères culturelles et intellectuelles à mille lieues de celles de mes parents. La conversion de ma mère au catholicisme au milieu des années 1990 explique en grande partie ce que je suis aujourd'hui: j'ai intégré les scouts, puis une pension réputée et j'ai commencé à fréquenter un milieu très diffé-

rent du mien. Je suis resté très attaché à mes parents tout en étant lucide sur l'abîme qui nous sépare. Dialoguer avec mon père s'avère d'ailleurs de plus en plus difficile. Faute de centres d'intérêt communs mais aussi du fait de valeurs parfois radicalement différentes. Nous nous opposons fréquemment sur l'argent, par exemple. Pour mon père, c'est la jauge de la réussite, et la seule. À ses yeux, et « après tout ce qu'il a fait pour moi » comme il dit, je ne gagne pas assez. J'ai beau lui expliquer que la réussite matérielle n'est pas tout, qu'il existe d'autres formes de réalisation de soi, cela le laisse de marbre. À l'inverse, il s' imagine, lui, appartenir à la petite bourgeoisie au motif qu'il possède un pavillon cossu en province. C'est aberrant! Avec ses 1 100 € de retraite, il doit compléter ses fins de mois en acceptant des chantiers... à 66 ans passés. Je le lui dis comme je le pense mais cela non plus il ne veut pas l'entendre. »

« Je remercie mes parents de m'avoir laissée libre de mes choix »

Noémie, 38 ans

« Je suis issue d'une famille bourgeoise du 16^e arrondissement de Paris. Mon père était architecte, maman mère au foyer. J'ai évolué toute mon enfance dans un milieu où il allait de soi de rechercher un statut professionnel élevé, avec le salaire et le standing qui vont avec. Enfant, j'ai très vite été attirée par la nature et j'ai opté plus tard pour une école d'agronomie. Une fois mon diplôme d'ingénieur en poche, je suis partie plusieurs mois en volontariat dans une réserve naturelle. Et là, j'ai trouvé ma vocation: faire de l'éducation à l'environnement. Ce que j'ai fait pendant une douzaine d'années au sein d'une asso-

ciation. Aujourd'hui, je me lance dans un nouveau projet: des ateliers pédagogiques à bord d'une roulotte ambulante tractée par un cheval qui sillonnera les villages pour éduquer à l'environnement. Je n'ai malheureusement plus la chance d'avoir encore mon père. Je sais toutefois que mes choix de vie l'interrogeaient... Maman, elle, m'a toujours soutenue et c'est encore le cas aujourd'hui. C'est étonnant comme elle accepte, elle si ancrée dans son milieu, de me voir évoluer parmi les saltimbanques! Elle comprend mes choix, les trouve construits et cohérents avec ma personnalité. De mon côté, j'admire la façon avec laquelle elle a su évoluer sur les questions d'environnement. Je n'ai aucun grief à faire à ma famille: j'ai eu des parents formidables qui m'ont donné de vraies valeurs. Simplement, j'ai voulu prendre une direction différente. Je les remercie de m'avoir laissée libre de mes choix. »

Recueilli par Marie Boëton

Prochain dossier:
Hériter sans se déchirer

Faire d'autres choix religieux que ceux de ses parents suscite souvent chez ces derniers douleur et incompréhension. Le psychanalyste Jacques Arènes en décrypte les raisons.

entretien

« La fracture religieuse oblige à interroger son lien à l'autre »

Jacques Arènes

Psychanalyste
et psychothérapeute (1)

Certains parents s'avouent démunis face aux options religieuses de leurs enfants. À quels cas de figure avez-vous été confronté en tant que thérapeute ?

Jacques Arènes : Les situations sont diverses mais nous faisons face, le plus souvent, à deux cas de figure bien distincts. Le plus fréquent d'abord : les enfants se « déconvertissent » et s'éloignent de la religion héritée de leurs parents. Cela ne se fait pas sans douleur mais cela se passe souvent progressivement et sans réel clash. Ce choix interroge évidemment les parents mais ils savent bien qu'un mouvement général de sortie de la religion touche toute l'Europe de l'Ouest... Le second cas de figure, souvent plus violent, concerne la conversion d'un enfant (qu'il soit issu d'une famille non croyante ou qu'il opte pour une autre religion que celle de sa famille). Les deux générations peuvent alors s'opposer frontalement. Cette découverte de l'altérité est forcément déstabilisante.

Comment épauler ces parents ?

J. A. : D'abord en entendant leur souffrance. Ils ont façonné, orienté, conseillé un bambin qui, une fois adulte, opte pour un système de croyances différent du leur... C'est, en soi, extrêmement douloureux. Ensuite, que faire ? Tout dépend de la configuration familiale, des références en jeu, de la possibilité ou non de continuer à dialoguer en famille. Mais, quel que soit le contexte, il faut aider ces parents à y voir plus clair sur l'origine de leur souffrance, sur leurs éventuels préjugés et aussi sur ce qui se joue derrière les choix de leurs enfants.

Je me souviens d'une maman – au discours très antireligieux – venant me voir, dévastée, après le choix de sa fille d'entrer dans les ordres. Au fil de nos échanges, j'ai compris que le plus douloureux, pour elle, était de considérer sa fille comme « prisonnière » au couvent. C'est donc sur les notions de liberté, de choix, de consentement que nous avons travaillé ensuite. J'ai aussi en mémoire un père de famille catholique dont le fils avait opté pour un catholicisme ultra-traditionnel, quasi schismatique.

« Il faut aider ces parents à y voir plus clair sur l'origine de leur souffrance, sur leurs éventuels préjugés. »

Ce papa a réussi ensuite à cheminer, et ce après avoir compris que son fils le trouvait trop « observateur » du fait religieux. Les deux sont restés fidèles à leurs convictions mais ont pu en débattre avec respect et même une vraie tendresse. Ces divergences religieuses nous obligent, au final, à être très au clair sur ce qui nous lie à l'autre.

Qu'entendez-vous par là ?

J. A. : La fracture religieuse oblige à interroger le lien à l'autre, à questionner le sens de notre relation. Et à découvrir que l'essentiel n'est pas d'adhérer aux mêmes rites mais de pouvoir se témoigner, malgré tout, l'amour que l'on se porte l'un à l'autre, à faire preuve de tendresse, de bienveillance. Lorsque ces conditions sont réunies, le dialogue est toujours possible.

Recueilli par Marie Boëton

(1) Auteur de *Le Lien familial*, Éd. Desclée De Brouwer, 2013, 260 p., 20 €.

pistes

Livres



La Place, d'Annie Ernaux, Éd. Gallimard. L'écrivaine revient sur son enfance auprès de parents modestes et interroge la distance,

aussi douloureuse qu'inexorable, survenue progressivement entre elle et eux au fur et à mesure qu'elle avançait dans son cursus scolaire. Dans cet ouvrage, comme dans plusieurs autres par la suite, elle revient sur le mépris de classe, la honte et la condescendance des plus nantis vis-à-vis de son milieu d'origine.

En finir avec Eddy Bellegueule, d'Édouard Louis, Éd. du Seuil. Cet ouvrage autobiographique narre l'enfance d'Eddy Bellegueule (patronyme d'origine de l'auteur), le rejet de son milieu du fait de son homosexualité et l'échappatoire que constitue l'école. Ce roman se double d'une réflexion sociologique sur la reproduction sociale.

Films

Ressources humaines, de Laurent Cantet, 1999. Le film raconte l'histoire d'un jeune diplômé d'une grande école de commerce parisienne qui décide de faire un stage à la direction des ressources humaines dans l'usine de son père, ouvrier depuis plus de trente ans. Un transfuge de classe très subtilement mis en scène.

Billy Elliot, Stephen Daldry, 2000. Cette fiction anglaise met en scène un préadolescent désireux de s'adonner à la danse, et non à la boxe comme sa famille l'y pousse. Un choix qui suscite l'incompréhension de son père, mineur, et mène le jeune Billy jusqu'à rompre, un temps, avec sa famille. Une œuvre très sensible sur la puissance des préjugés.

#AirDuTemps. Ces animaux domestiques virtuels réclament une attention de chaque instant aux enfants. Et peuvent devenir très envahissants.

Au secours, les tamagotchis reviennent!

Voilà un drôle d'œuf!

Pendu au bout d'une chaînette, il abrite un petit animal de compagnie virtuel, le tamagotchi. Cette petite bête née au Japon au milieu des années 1990 trouve, ces temps-ci, un regain de jeunesse. À l'époque, le phénomène avait pris des allures de raz de marée. Il s'en était vendu 40 millions en quelques mois. Du coup, les tamagotchis avaient été dûment déclinés en dessins animés et jeux vidéo. Pour les 20 ans de sa trouvaille, la firme Bandai parie désormais sur un retour dans les cours de récré et sort six nouveaux modèles.

Le principe n'a pas changé. Le tamagotchi (du japonais « œuf » et « montre ») ressemble toujours à une espèce de mini-console où un smiley de pixels noirs se trémousse dans un mini-écran. Grâce à trois boutons situés juste au-dessous, l'enfant peut nourrir, soigner, faire évoluer la minuscule créature. Et l'emporter partout avec lui en le glissant dans sa poche.

Car le problème, avec le tamagotchi, c'est qu'il est exigeant. Il se rappelle sans cesse au bon souvenir de son heureux propriétaire et « bipe » dès qu'il a faim, soif ou sommeil. Charge à l'enfant de se précipiter sur son écran de poche, de lui faire un câlin (en choisissant « câlin » dans un menu déroulant) ou d'apaiser sa colère. Très interactif, ce jeu suppose de constants ajustements des comportements : l'enfant répond à la demande du tamagotchi et celui-ci s'adapte en retour. Par exemple, si on le nourrit trop, il tombe malade. S'il a sommeil et qu'on ne le laisse pas

dormir, il pleure. Faute de soin, il meurt même purement et simplement, laissant parfois des petits inconsolables.

À notre avis

Le tamagotchi a un mérite : les enfants se creusent la cervelle pour comprendre ce dont il a besoin et comment ils peuvent l'aider. Cependant, il a aussi le gros défaut d'être tyrannique. Un peu à la façon d'un enfant qui n'aurait pas appris à gérer sa frustration, cette drôle de bestiole demande que l'on s'occupe d'elle à tout bout de champ. Elle est à cet égard un pâle modèle d'autonomie.

Au moment de leur commercialisation, en 1996, les parents étaient perplexes. Les psys rivalisaient d'expertise pour expliquer si oui ou non ils pouvaient devenir addictifs ou si la mort d'un tamagotchi pouvait être traumatisante. Rien de tel désormais. Plusieurs générations de peluches et poupées connectées sont depuis passées par là. Reste qu'il n'est pas rassurant de voir les petits être accro aux « bips » de leur tamagotchis comme les adultes à la sonnerie de leur portable. Peut-être pourrait-on imaginer une enfance à l'abri des sonneries comminatoires ?

Emmanuelle Lucas

